

18^{èmes} journées du cinéma africain et créole

Mémoire et espoir

Louise-Véronique Sicotte

Number 220, July–August 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48493ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sicotte, L.-V. (2002). 18^{èmes} journées du cinéma africain et créole : mémoire et espoir. *Séquences*, (220), 12–12.



La Saison des hommes, de Moufida Tatli

Manifestations

18^{èmes} journées du cinéma africain et créole

Mémoire et espoir

Avec la tenue de ses 18^{èmes} Journées du cinéma africain et créole, Vues d'Afrique atteint cette année l'âge de la maturité, une maturité non seulement symbolique mais aussi bien réelle de par la qualité et la diversité de la cinématographie présentée à un public curieux et fidèle, prêt au dépaysement et au choc des cultures. Droits des enfants, lutte contre le racisme, tradition contre modernité, aide humanitaire ne sont que quelques-uns des sujets abordés parmi les quatre-vingt-six productions en compétition.

La réalité des femmes africaines et maghrébines y est aussi très présente. Qu'elles soient citadines, villageoises ou immigrantes, leur situation comporte encore son lot quotidien de difficultés et de violence. Deux longs métrages abordent cette problématique de manière éloquente. Mentionnons d'abord **La Saison des hommes** (Prix Images de femmes) de la Tunisienne Moufida Tatli qui trace un portrait de femmes ployées sous le poids de traditions séculaires. Des silences de honte, de peur, de désirs refoulés cadencent le rythme du film dont la structure temporelle fait la navette entre le passé étouffant d'une mère courage et le présent incertain mais porteur d'espoir de ses filles. **Inch'allah dimanche** (mention spéciale du jury) de l'Algérienne Yamina Benguigui illustre par la justesse et l'intensité du jeu de l'actrice principale la détresse et l'isolement de Zouina, fraîchement débarquée dans un village français au début des années 70. Fait à souligner, ces deux films dénoncent à leur façon le pouvoir tout-puissant de la belle-mère sur l'ensemble de la famille en tant que gardienne des traditions et de l'ordre établi.

Parmi les autres films récompensés par les différents jurys, soulignons **Le Prix du pardon** (Prix de la communication interculturelle) du réalisateur sénégalais Mansour Sora Wade. Cette tragédie philosophique sur fond de brouillard et d'eau profonde comme représentations des esprits, aborde le sujet universel de la jalousie et du repentir au cœur d'une Afrique vraie et profonde, celle d'un village avec sa langue et ses coutumes ancestrales. Nous sommes littéralement subjugués par sa poésie visuelle, la profondeur du récit et sa portée spirituelle.

L'immigration clandestine, problématique très actuelle fait, quant à elle, l'objet de quelques fictions notamment **Frontières** (Mention spéciale du jury), premier long métrage du cinéaste algérien Mostéfa Djadjam. Ce *road movie* initiatique sur la fuite vers la liberté à travers plusieurs pays d'Afrique de sept personnages à la merci des passeurs, crée un contraste saisissant entre la beauté lumineuse des paysages désertiques et l'horreur de la situation qu'ils subissent. On garde en mémoire le jeu naturel et convaincant des acteurs pour la plupart non professionnels et l'illustration poignante d'une réalité tragique encore mal connue.

Du côté des documentaires, la diversité des sujets et la qualité de réalisation étaient, cette année encore, au rendez-vous. Mentionnons entre autres, **Algérie, mémoire du Raï** de Djamel Kelfaoui et Michel Vuillermet, (Prix Chantal-Lapaire décerné au document faisant le mieux avancer les mentalités du Nord). Cette oeuvre retrace avec clarté l'histoire de cette musique envoûtante et de ceux qui l'ont fait connaître tout en la situant dans son contexte à la fois politique et social. De forme classique, ce film met en lumière l'importance du Raï comme moyen d'expression pour des milliers de jeunes Algériens et d'exutoire à leur colère face aux changements politiques qui secouent leur pays. Au sortir de la projection, nous sommes encore sous le charme de cette musique dont le succès à l'échelle planétaire confirme son pouvoir rassembleur.

Enfin, dans un tout autre style, **Ma vie en plus** du réalisateur sud-africain Brian Tilley suit avec frénésie le double combat que livre l'activiste Zacky Achmat (lui-même porteur du VIH) à la fois contre la maladie et contre l'immense pouvoir des compagnies pharmaceutiques qui, par le prix démesurément élevé des médicaments, privent de tout espoir de guérison une grande partie de la population atteinte du sida. Gagnant du Prix des droits humains, ce film porte en lui une charge émotive très forte par l'intensité de sa trame dramatique. Il nous fait vivre jour après jour sinon heure par heure les efforts, l'épuisement, le courage et la détermination d'un homme qui met sa vie entre parenthèses au nom de la justice et de ses idéaux. Par ces temps où priment confort et individualisme, Vues d'Afrique, grâce à ce genre de découvertes cinématographiques, nous rappelle que nous vivons sur une bien petite planète. **S**

Louise-Véronique Sicotte